

Zeitschrift: Jahresbericht / Akademischer Alpen-Club Zürich
Band: 43 (1938)

Artikel: Le Laupersbjoerg
Autor: Roch, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-972478>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Wir drucken hier ein Kapitel aus dem im Herbst erscheinenden Buch von André Roch ab:

Le Laupersbjoerg.

Tandis que Perez et Wyss campent à 2700 m au bord de l'Inlandsis, nous sommes bloqués au camp Forel à 2000 m d'altitude seulement. Nous ne souffrons certainement pas autant qu'eux du mauvais temps. La tente de Coninx et de Landolt a été transportée, au sec, sur des rochers.

Perez a laissé sous un bloc un barographe qui enregistre la pression atmosphérique et que nous consultons fréquemment. Il baisse en une ligne régulière, ce qui n'est pas pour remonter notre moral. La courbe qui s'inscrit sur le cylindre servira à corriger les altitudes que Perez et Wyss mesureront sur l'Inlandsis.

Le 5 août, il pleut toute la matinée; vers midi nous constatons que la pluie se change en neige et que celle-ci est tombée en abondance sur les sommets. Nous mangeons de l'ours qui a toujours ce goût spécial un peu écœurant.

Le lendemain, comme par enchantement, le soleil se montre étincelant sur la couche de neige fraîche. Nous sortons, filmons et photographions. Puis le soleil se voile de nouveau. Un vent froid glace toute cette masse blanche qui commençait à fondre et nous fait rentrer dans nos tentes. Peu après, les maudits nuages sont chassés de nouveau et le temps se met, décidément, au beau. Le soleil chauffe maintenant sérieusement. L'immense falaise qui domine le camp est, en un rien de temps, dégarnie de neige. Dans cette muraille extrêmement raide, la cannonade est continue. De l'autre côté du glacier le soleil commence à donner sur les parois de la «Table». Des masses de neige s'en détachent et coulent dans les précipices en magnifiques cascades blanches.

Par cet éclairage, qui fait suite au mauvais temps, je m'installe au bon soleil et fais deux peintures à l'huile sur les plaques d'aluminium apportées à cette intention.

Vers le soir, et contre toute attente, Wyss arrive au camp. Il est descendu avec des skis qui collent dans cette neige fraîche et fondante. Il est venu chercher de la viande d'ours pour les chiens. Perez et lui ayant été bloqués comme nous, craignent que leur raid dans l'Inlandsis ne prenne plus de temps qu'ils ne le prévoyaient. Wyss nous fait une description tragique de leur situation. Une effroyable tempête de neige, la tente presque entièrement disparue sous la nouvelle couche, la descente jusque vers nous exténuante dans la neige lourde et collante. Nous



lui offrons du thé, quelques biscuits; et il repart bientôt en emportant quinze kilos de viande d'ours. La montée sera moins pénible, car le froid revient.

Dans les montagnes saupoudrées, les conditions ne sont guère favorables pour de grandes escalades. Wyss a bien l'intention de tenter à son tour de monter au sommet du Mont Forel, si l'occasion se présente. Pour le moment il y a peu d'espoir. Devant l'impossibilité d'entreprendre quelque chose, nous décidons de nous engager le plus vite possible sur le chemin du retour. C'est grand dommage pour Coninx et Landolt qui, eux aussi, auraient bien voulu ascensionner la «grande montagne».

Avant de nous coucher, nous avons tout préparé pour notre départ. Dès 23 heures, après un court sommeil seulement, nous buvons le chocolat. Comme nous occupons trois tentes, nous nous organisons de façon qu'à tour de rôle les habitants d'une tente préparent le chocolat du matin et le portent aux autres qui reçoivent leur petit déjeuner au lit, bien emmitouflés dans leur sac de couchage. Une fois rassasiés, tous se lèvent pour plier bagage. Lorsque tout est bien empaqueté, que le chargement du traîneau est soigneusement ficelé, le papier du barographe est changé et le mouvement d'horlogerie remonté. Nous laissons l'appareil et tout ce qui nous reste de viande d'ours, que Perez et Wyss prendront à leur retour. Le chien mort a été jeté dans une crevasse. A deux heures et demie du matin nous sommes enfin prêts au départ. Le temps qui s'écoule entre le reveil et le départ est toujours considérable. Il varie beaucoup suivant que l'on a séjourné plus ou moins longtemps dans un même endroit, ou qu'il y a plus ou moins de désordre dans le camp. Avec de l'expérience et de la pratique nous verrons que, peu à peu, nous avons réussi à réduire à moins de deux heures cette durée qui, cette fois-ci, est de trois heures et demie.

Nous partons, il fait très froid. Le traîneau file rapidement sur la pente de neige dont la surface regelée est cassante. Nous redescendons le glacier de l'Ours, que nous avons baptisé ainsi après la chasse de cet animal. C'est le glacier qui descend de l'est à l'ouest au pied sud du Mont Forel. Autour du Medet, là où l'itinéraire tourne vers le sud, des fentes béantes nous obligent à prendre le virage très au large.

Tandis qu'au Canada et dans l'Alaska les chiens sont attelés de chaque côté d'un long trait, ici ils tirent en éventail. Chacun a son trait particulier, chaque trait est terminé à l'arrière par un nœud. Tous ces nœuds sont rassemblés et passés dans la boucle d'une lanière, ou corde, qui est fixée au traîneau. Après une heure de marche les chiens, qui en tirant se croisent et changent continuellement de place, embrouillent leur traits à tel point, que

ceux-ci forment une tresse. On libère, alors, l'extrémité des traits du nœud coulant et la tresse doit être démêlée. Ce travail est pénible, car les cordes sont gelées et sales.

La méthode des esquimaux d'Amérique a certainement un avantage en neiges profondes et dans les forêts. Les premiers chiens font la trace dans laquelle le reste de la meute s'engage. Il semble qu'au Grœnland, dans les fjords gelés, où la place ne manque pas, la disposition en éventail soit tout aussi favorable. Pour conduire un attelage, le principe est des plus simples. L'esquimau assis sur son traîneau utilise son long fouet à manche court, non pour fouetter les chiens qui n'ont pas besoin d'être excités au travail, mais pour les faire changer de direction. Lorsque le fouet claque à droite de l'attelage, les chiens ont peur et se portent vers la gauche. Pour tourner à droite on fera claquer le fouet à gauche. Ce n'est que quand un chien ne tire pas que celui-ci reçoit le fouet juste dans le derrière et il a vite compris la leçon.

Notre chargement est très lourd, car nous sommes six pour un seul traîneau, tandis que Perez et Wyss ont l'autre pour eux deux. Larsaï est assis sur l'énorme paquetage et, le fouet en main, il conduit son attelage avec une dextérité remarquable. Chaque meute a un chef et Larsaï s'adresse souvent à lui; il se nomme «Toupida». ¹⁾ La plupart du temps les crevasses ne sont visibles qu'au dernier moment et c'est alors que l'attelage doit tourner rapidement, soit pour éviter le gouffre, soit pour le franchir à angle droit. Lorsque l'un de nous essaye de conduire un traîneau, il ne faut pas se trouver trop près de lui, car on est sûr de recevoir le fouet dans la figure.

Notre projet était de laisser filer le traîneau vers le sud, tandis que nous monterions à ski vers un beau sommet neigeux que nous nommons «Breithorn». Malheureusement, le ciel se couvre rapidement et nous abandonnons notre escalade, car nous prévoyons que la vue serait bouchée par le mauvais temps qui revient.

L'avance est rapide. Dès que nous descendons, la surface est meilleure pour le traîneau. La neige fraîche est tombée en moins grande quantité à cette altitude plus basse. Nous longeons une immense muraille qui borde la rive droite du glacier. Quelques lacs, dans les bas-fonds, doivent être évités. A la sortie sur le Femstjernen nous tombons dans un labyrinthe de crevasses. Tout à coup le traîneau crève un pont et tombe de coin dans l'une d'elles. Il reste comme suspendu sur l'abîme. Nous dérou-

1) "Tupidâ" est écrit ici comme Larsaï le prononce lorsqu'il s'adresse à son chef de meute. Cela veut dire: Le Diable.

lons une corde de montagne et tous attelés, nous tirons avec les chiens pour dégager le chargement. Plus loin les ruisseaux et les marécages qui bordent un grand lac sont des obstacles désagréables. Nous sommes fatigués par la marche, deux fois nous devons de nouveau nous atteler au traîneau qui crève la glace et s'enlise. Chaque torrent doit être remonté ou redescendu jusqu'à l'endroit favorable pour le franchir. Nous sommes trop à l'ouest. Avec acharnement nous tentons de revenir vers l'est pour rejoindre la moraine qui forme un immense arc de cercle au milieu de l'esplanade de l'Etoile. Nous atteignons enfin la moraine près d'une rivière qui coule sur la glace. Il est huit heures et demie et nous montons le camp. Le ciel est tout barbouillé de nuages. Au cours de la journée il se met à pleuvoir. Il pleut toute la nuit suivante, de sorte que nous restons couchés. Par ce mauvais temps l'endroit est d'une tristesse indescriptible. Nos tentes sont montées sur des graviers de la moraine. Autour de nous s'étend le plateau du Femstjernen sur lequel le brouillard semble coller.

Vers midi la pluie s'arrête. Baumann, Coninx, Landolt et Piderman font un jass dehors sur un rocher. Tandis que je répare le traîneau, Larsaï écrit son «Tagebuch» en esquimau. Il faut dire que Larsaï est destiné à devenir le maître d'école d'Angmagssalik. Il fait un récit de la chasse à l'ours qui est un vrai roman, il y raconte que les chiens ont mangé toute la poitrine de l'ours. A nos questions il répond par des mimiques ingénieuses et, grâce aux quelques mots que nous comprenons, il arrive à nous expliquer que c'est pour épater ces camarades, et que, si les chiens ont mangé la poitrine de l'ours, c'est la preuve qu'il y a eu un combat acharné.

Nous avons bien un peu l'intention d'ascensionner le De Quervainsbjoerg (2600 m) qui se trouve à l'est de notre camp. A cause de ce mauvais temps qui nous démoralise, nous bloquons sous la tente et nous fait perdre un temps précieux, nous préférons abandonner cette montagne et livrer un assaut en règle au Laupersbjoerg (2580 m) qui est certainement, un des plus beaux sommets du pays.

Le 9 août le ciel est tout à fait clair et le froid qui pique est revenu. Réveil à minuit, départ à deux heures et quart. C'est presque un record de rapidité. Dès le début nous sommes en difficulté avec les laes gelés et les marécages où la glace de surface se brise. Trois fois le traîneau s'enfonce de l'avant dans un ruisseau. La troisième fois nous devons reculer pour franchir la rivière à un endroit plus favorable. Un chien tombe à l'eau. Un autre se prend une patte sous un des patins et pousse des

hurlements déchirants jusqu'à ce que nous parvenions à le dégager.

A cinq heures du matin déjà, nous atteignons l'angle avancé nord-est du massif du Laupersbjoerg. C'est là que nous voulons camper pour assiéger cette montagne. Au pied d'une pente d'éboulis, dominée de parois déchiquetées et vertigineuses, nous dressons le camp sur de gros blocs de la moraine.

Sans perdre de temps, dès que nous avons mangé quelques provisions, nous partons à sept heures du matin en reconnaissance avec nos skis. Nous voulons repérer la meilleure voie d'ascension. En remontant un glacier peu incliné, après une heure trente-cinq de marche rapide, nous atteignons un col d'où nous voyons toute la face sud de la montagne. Nous baptisons ce passage: La Porte du Laupersbjoerg. L'apparition subite de cette paroi de mille-trois-cents mètres de hauteur est saisissante. Une muraille rougeâtre pareille à la roche des Aiguilles de Chamonix mais qui, ici, est du gneiss, se dresse devant nous. La partie inférieure du versant sud est sans espoir pour le grimpeur. Les dalles verticales succèdent aux colonnades géantes. Vers le sud-est la face est sillonnée de plusieurs couloirs. Entre ceux-ci, des éperons rocheux semblent accessibles. Vers la droite, un glacier rejoint l'arête est de la montagne assez haut dans une grande brèche. Pourtant des crevasses horizontales coupent le glacier de part en part et barrent la route.

Nous tombons d'accord que les éperons du sud-est sont la meilleure voie d'accès pour rejoindre le versant sud moins raide dans la partie supérieure. L'escalade serait de cette façon entièrement rocheuse. Pourtant, nous réfléchissons qu'après les chutes de neige réitérées, les couloirs et nevés du flanc sud qui, au Mont Forel, étaient en glace vive doivent actuellement être en excellente condition. En atteignant par un des éperons rocheux un grand névé carré, nous monterions avec les crampons rapidement jusqu'à l'arête est, et celle-ci pourrait, sans doute, être suivie jusqu'au sommet.

Enchantés du résultat de notre reconnaissance, nous faisons demi-tour et redescendons en un superbe «Schuss» la pente du col. Puis la déclivité diminue et les bâtons de ski entrent en action. La neige n'est pas encore fondante et le retour est rapide. A dix heures nous sommes au camp. En vue de l'ascension du lendemain nous nous distribuons une ration et demie de provisions. Nous nous apercevons alors que les chiens ont mangé les lanières de cuir des piolets et des bâtons de ski. Le dommage doit être encore réparé avant que nous puissions prendre quelques heures de repos.

A minuit, le dix août, lorsque nous voulons nous lever, le ciel est couvert. Toutes les deux heures nous examinons le temps. Mais un désagréable vent du sud souffle toute la journée et nous restons couchés. Le baromètre monte un peu.

Le onze août, réveil à minuit, le temps n'est pas beau. Vers quatre heures le temps n'est pas meilleur mais le vent est tombé. Piderman et Larsaï partent avec le traîneau pour aller chercher une caisse de provisions laissée au camp de l'Angle, à huit kilomètres au sud-est. A huit heures et demie du matin ils sont déjà de retour juste avant qu'une fine petite pluie ne se mette à tomber. Nous restons couchés toute la journée et commençons à douter de pouvoir entreprendre notre ascension.

Le douze août, nouveau réveil à minuit, le temps s'arrange un peu. Nous déjeunons et partons vers neuf heures pour monter jusqu'à la porte du Laupersbjoerg. Tout le glacier de Midgaard est encore sous le brouillard. Landolt et moi nous nous dirigeons vers un sommet situé directement au sud du Laupersbjoerg, tandis que Coninx, Piderman et Baumann montent sur un autre sommet plus à l'Est, qu'ils baptisent: l'Araignée. Le brouillard se dissipe peu à peu. Nos camarades filment des passages de l'escalade, tandis que de notre sommet, que nous nommons le Petersbjoerg du nom d'un des fils de Lauper, nous jouissons d'une vue remarquable. Les brumes traînent encore partout mais audessus d'elles surgissent les cimes magnifiques. L'escalade n'a pas été toute simple, une rimaye nous a obligé à planter les piolets dans la paroi de la lèvre supérieure et à nous pousser l'un l'autre.

Avant de rentrer au camp je pars seul examiner l'éperon rocheux du Laupersbjoerg le long duquel nous voulons effectuer l'ascension. La paroi est impressionnante et l'éperon présente deux ressauts qui paraissent difficiles à franchir. Je monte jusqu'au début des difficultés sans pouvoir conclure si l'escalade sera possible; en tout cas, elle promet d'être splendide. Le soir descend; seul, accroché à la sombre muraille, j'ai presque peur. Pourtant il y a de la végétation sur ce flanc sud, des anémones blanches et des clochettes bleues, ces fleurs me ravissent et me redonnent du courage; je dégringole pour retrouver mes skis, repasser le col et rentrer au camp dans les traces toutes gelées de mes camarades. La descente est cette fois très rapide.

Le treize août est le grand jour. Après un déjeuner au lit nous quittons le camp à une heure et quart. Nous franchissons le col, redescendons de l'autre côté jusqu'au pied de la paroi où nous laissons les skis sur une grande dalle de rocher tombée des hauteurs. Nous attaquons la paroi à trois heures trente. Nous

retrouvons des petits cairns que j'avais construits la veille jusqu'au pied d'une cheminée qui forme le début du premier ressaut. Par un dièdre sans prises où Piderman me plaque les pieds contre les dalles, nous tournons un gendarme formé d'un seul bloc comme une tour carrée, inclinée et appuyée contre la montagne. La roche est rouge et magnifique et la face est gigantesque.

Plus haut nous rejoignons le deuxième ressaut que nous devons franchir sur la droite, par une double cheminée qui débute par un surplomb. Pour ne pas perdre de temps, je chausse mes espadrilles pendant que mes camarades se restaurent. J'attaque la fissure. Un piton assure mes premiers efforts. Le passage est franchi, il est pénible. Au dessus, un bloc est coincé et j'ai peur de le faire basculer sur mes compagnons. Avec mille précautions je passe sans le toucher. Et les suivants s'apercevront, qu'en fait, le bloc tient parfaitement bien. Le soleil nous atteint à ce moment et cet éclairage matinal est fantastique. La roche prend des couleurs chaudes rouge et ocre, tandis que les ombres indigo découpent les blocs et soulignent les fissures et les couloirs.

L'escalade du haut de l'éperon, plus facile, est effectuée à vive allure jusqu'au pied du grand névé carré que nous atteignons à six heures. Là, nous mangeons et nous trouvons de l'eau dans un creux de rocher. Les crampons sont ajustés et, en deux cordées, nous nous élançons sur la neige. Au début, celle-ci enfonce, mais plus haut elle porte bien. Le névé est plus long qu'il ne paraît, vu d'en bas; et à mesure que l'on monte il se développe en hauteur. A sept heures et demie nous sommes déjà à l'arête, où nous faisons une nouvelle halte. Piderman et Baumann partent devant. La pente devient vertigineuse, ils doivent tailler. Ils s'avancent trop loin dans le versant nord-est et reviennent à l'arête est. Après une nouvelle épaule la crête est de plus en plus aiguë, et comme en plein ciel nous montons sur les gradins tout blancs. Quelques ressauts rocheux sont évités en empruntant la face est. Le petit Baumann a pris la tête et mène un train d'enfer jusqu'au sommet qui est atteint à neuf heures et quart. C'est alors que se déroule devant nous un panorama unique. Nous sommes au centre du Schweizerland. Les montagnes innombrables qui nous entourent sont si éloignées qu'aucune n'est impressionnante; c'est un peu comme du sommet du Mont Blanc, d'où tous les sommets des Alpes paraissent petits.

L'air est calme et sur la corniche du sommet nous nous asseyons en plein soleil. Après avoir photographié le tour complet du panorama, nous commençons par manger quelques provisions. Nous n'osons pas descendre immédiatement, car le so-

leil donne en plein sur le grand névé par lequel nous sommes montés. Comme il est très raide, cette neige fondante risquerait de glisser en avalanches. Il nous faut attendre que l'ombre revienne sur le grand couloir et dès que la surface regèlera, nous pourrons nous y engager sans danger.

Pendant quatre heures nous contemplons inlassablement le magnifique tour d'horizon. Le ciel, au dessus de nos têtes, est comme une coupole bleue qui serait posée sur les montagnes et les glaciers. Vers le sud-ouest coule l'immense glacier du Midgaard. Les moraines parallèles dessinent de gigantesques lignes de tramway. On peut voir distinctement la forme en étoile du Femstjernen, nous y découvrons des lacs tout bleus que nous n'avions pu apercevoir d'en bas.

Les infirmités humaines se manifestent même dans les circonstances les plus sublimes. L'un de nous ayant besoin de rendre des comptes à la nature, est assailli de scrupules et de gêne en présence de la virginité du beau sommet où nous sommes et de toute la blancheur immaculée qui nous entoure.

Pendant notre longue attente nous discutons de vols en avions et de la grandeur des glaciers. Celui de Midgaard qui est à nos pieds vient de l'Inlandsis et parcourt jusqu'à la mer une distance de plus de 120 km.

A une heure de l'après-midi, comme la pente de neige se trouve dans l'ombre déjà depuis un certain temps, nous quittons le sommet. Nos traces de montée se sont regelées et forment des marches solides. Seule, la partie en glace recouverte de neige poudreuse, est désagréable. Sur le grand névé regelé en surface nous enfonçons. Malgré cela nous descendons rapidement. Nous retrouvons les rochers et franchissons en rappel le ressaut supérieur.

Vers dix-sept heures nous retrouvons les skis au pied de l'immense muraille sombre et froide maintenant. Nous sommes tous un peu fatigués et la remontée au col de la porte du Laupersbjoerg est pénible.

En bons camarades, Coninx et Landolt partent en avant, car c'est leur tour de faire la cuisine, tandis qu'en flânant nous nous dirigeons tranquillement vers le col. Vers dix-huit heures et demie nous retrouvons Larsaï au camp. Notre ami esquimau a dessiné, pendant notre absence, tout un panorama sur les cartons des emballages de chocolat. Une chienne a mis bas trois chiots.

Aussitôt que possible, à vingt heures déjà, après avoir avalé une bonne ration de pemmican, nous nous couchons. La nuit sera courte, car à une heure du matin Coninx et Landolt nous

apportent le chocolat du matin. Encore tout courbaturés des efforts de la veille, nous nous ingurgitons le déjeuner; et il faut beaucoup de bonne volonté pour nous arracher aux plumes chaudes de nos sacs de couchage.

A trois heures et demie nous reprenons notre marche pour faire l'étape jusqu'au rocher des singes.

Deux des chiots sont morts. Piderman emballe maternellement celui qui vit encore dans des journaux et l'installe confortablement dans son sac de montagne. En cours de route, au passage d'un ruisseau, le traîneau crève la glace et s'enlise dans l'eau et la neige fondante. C'est avec beaucoup de peine que nous parvenons à le sortir de son bain.

Notre avance est assez rapide et, à huit heures du matin déjà, nous montons les tentes sur le rocher des Singes. Le chiot est rendu à sa mère, mais il ne résistera pas au transport et mourra dans la journée.

Nous dormons d'un sommeil de plomb toute la journée. Notre intention est de continuer dans la nuit suivante pour couvrir une nouvelle étape. Le soir, le ciel se couvre, la neige ne gèle pas et nous restons couchés pendant toute la journée et toute la nuit suivante.
